

Combinaisons et répétition Tom Johnson. Comme si c'était de la musique...

Éric Boulé

Numéro 59, printemps 1994

...ions — énumérations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulé, É. (1994). Combinaisons et répétition : tom Johnson. Comme si c'était de la musique.... *Inter*, (59), 58–59.

COMBINAISONS ET RÉPÉTITION

■ TOM JOHNSON ■

Comme si c'était de la musique...

Éric BOULÉ

CONFÉRENCE AVEC RÉPÉTITION

Tom JOHNSON

Il s'agit bien d'une Conférence avec répétition, puisqu'il me faut lire chaque phrase trois fois.

La répétition a un rythme qui me plaît.

Si quelqu'un aime entendre une phrase plus de trois fois, il suffit de dire «encore».

Et si quelqu'un trouve qu'une ou deux fois sont déjà assez, il n'a qu'à dire «assez».

Ça risque de se compliquer si les uns me disent «encore» et les autres «assez».

Je tâcherai de vous suivre malgré tout.

En tout cas, je lirai la phrase entière au moins une fois.

Car l'auditeur ne saurait bien juger s'il veut m'entendre répéter une phrase, avant de l'avoir entendue au complet.

Il se peut que des gens dans la salle se mettent à me dire «assez» dès que j'achève une phrase.

Dans ce cas, la conférence sera bien raccourcie, et vous aurez manqué une bonne partie de la répétition.

Le rythme et la musique seront perdus.

Il se peut aussi que des gens dans la salle disent régulièrement «encore».

Peut-être me faudra-t-il lire quelques phrases huit ou dix fois.

Ou me faudra-t-il lire quelques phrases vingt ou trente fois.

Peut-être m'obligera-t-on à lire certaines phrases tant de fois qu'on en perdra le compte.

On pourrait en tirer un effet assez intéressant.

La conférence durerait alors bien plus longtemps qu'on ne s'y attendait.

Mais qui a dit que compter était banal ? Et qui a dit que se répéter était une chose qu'il fallait absolument chercher à éviter ? Tout le lyrisme des nombres et des mots est sans doute étranger à quiconque oserait encore soutenir de telles choses. Car qui se plaît à fonder un jugement esthétique sur ces bien faibles considérations se fourvoie totalement. Oui, car quiconque n'a pas vu et entendu le travail de Tom JOHNSON cultivera encore longtemps cette aversion pour ce qu'il est convenu d'appeler le « minimalisme ».

Tom JOHNSON était de passage l'automne dernier à Québec pour la première fois. Son trop bref séjour au Lieu nous permit d'apprécier une partie de son travail. Je dis bien une « partie » de son travail, puisqu'en fait Tom JOHNSON travaille depuis plusieurs années déjà sur une foule de choses. Chroniqueur pour le *Village Voice* de New York entre 1972 et 1982, il est avant tout compositeur. Ayant déjà écrit quelques symphonies et pièces pour petits ensembles, Tom JOHNSON est également l'auteur de quatre opéras (dont *The Four Note Opera* (1972), *Five Shaggy-Dog Opera* (1978), *Réservé aux sopranos* (1984)). Il a écrit du théâtre (*Secrets Songs (...?)*), des œuvres pour piano (dont la plus importante reste sans doute *An Hour for Piano* (1971)), une pour contrebasse et récitante (*Failing*, jouée, ou plutôt « actée » de magistrale façon par... Joëlle LÉANDRE) et une autre tout à fait singulière, intitulée *Nine Bells* (1979), qu'il faut absolument décrire ici.

Nine Bells n'a rien de subtil quant à la signification de son titre, sinon pour ce qui est du sous-titre indiquant qu'il s'agit ici d'une œuvre de cinq kilomètres de long. Étrange... Mais imaginez pour un instant que là, n'importe où, un espace qui tout à l'heure semblait tout à fait désert dans la pénombre, se meuble subitement sous l'effet lumineux de quelques projecteurs venant dévoiler la présence de neuf cloches suspendues là, seules, en attente de quelque chose. C'est que bientôt, le compositeur-performeur viendra exécuter quelques pas de danse au travers de ces mobiles pour le moment bien silencieux dans leur austère disposition. Et c'est aussitôt le carillon qui se fait entendre, résultat de cette quasi-course aléatoire entre les éléments suspendus. Aléatoire dites-vous ? Absolument pas. Cette danse et ce jeu avec ces cloches (qui sont en fait celles que l'on trouve sur les anciennes alarmes à incendie), obéissent à un trajet dont on arrive, plus l'exécution avance, à saisir la logique. Il s'agit en fait d'un jeu de combinaisons construit à partir de la tonalité et de la disposition de chacune des neuf cloches réparties dans l'espace, et sur lesquelles le performeur frappe avec un bout ou l'autre d'une baguette de vibraphone. Dommage que nous ne puissions qu'imaginer... Par contre, ce travail conçu à partir de ce que nous pourrions appeler la « combinatoire » constitue une bonne part du travail actuel de Tom JOHNSON. Et ce sont deux pièces construites à partir de ce genre de procédés qui nous furent présentées en novembre dernier au Lieu.

Pas de stochastique ou de calcul des probabilités, ni même d'aléatoire ou de « méthodes » de ce type. Les procédés utilisés ont à voir avec le jeu des combinaisons et la répétition. N'allez surtout pas penser qu'il puisse s'agir de « musique assistée par ordinateur », de « composition informatisée » ou de modes d'exécution recourant à la « machine ». Loin de tout cet outillage qui parfois nous offre bien des déceptions, Tom JOHNSON se met littéralement en jeu en utilisant pour seuls moyens la mémoire et la rigueur d'une écoute attentive. Par une série d'agencements de séquences logiques, d'un jeu structuré de permutations et de répétitions, Tom JOHNSON est l'architecte de petites pièces qui ont pour effet de montrer cette étrange beauté de la musicalité issue de la simple élocution et du rythme quelquefois déphasant de la répétition. « Mes pièces ne sont pas aussi simples que 1, 2, 3, mais elles sont parfois aussi simples que 1, 22, 333 ou 1, 12, 123 ou, peut-être, 1, 22, 333, 22, 1. »³

Ce fut bien le propos de *Musique à compter*, pièce présentant plusieurs séries de « comptage » en onze langues. De l'anglais au dialecte indigène de la Côte-d'Ivoire, en passant par l'allemand et le japonais cette pièce laissait apprécier les multiples possibilités sonores de cette chose a priori banale qu'est l'acte de compter ; activité pourtant bien usuelle que nous accomplissons presque quotidiennement soit par nécessité, soit par habitude. Mais bien au-delà de cet aspect sonore de la chose c'est la capacité de mémorisation qu'elle exigeait qui reste étonnante. Si l'espace le permettait et si, bien évidemment, je pouvais en arriver à reproduire ici ne serait-ce qu'un fragment de ce comptage, je le ferais. Le degré de difficulté de l'exercice étant tout de même assez important, j'abandonne... Mais, rien ne vaut l'être-là de l'écoute : il fallait y être !

Le meilleur de la soirée reste sans aucun doute cette *Conférence à répétition*. Moment fort, où un Tom JOHNSON au ton presque pédagogique commença, avec prestance et solennité, la lecture d'une sorte de préambule avisant de la marche à suivre en regard de cette conférence qu'il allait bientôt prononcer. Ici, il ne s'agissait plus de compter mais de compter sur le public, de le responsabiliser en quelque sorte. L'audience avait en effet pour tâche d'indiquer au performeur le nombre des répétitions à produire. Ainsi, celles et ceux qui avaient été réunis pour une conférence sans durée fixe furent bientôt maîtres de cette même durée. Non seulement s'agissait-il de décider du nombre de répétitions mais de la substance et de la couleur du rythme de tout ce qui était prononcé. Au son des « assez » et des « encore » fusant de partout, la conférence se modula selon l'humeur de la salle. Le texte initial de cette conférence devait reposer sur deux pages seulement. Sa durée, par contre, fut prolongée bien au-delà des deux minutes qu'aurait dû prendre normalement une lecture régulière desdites pages. C'est effectivement au terme d'une vingtaine de minutes que prit fin ce brillant exposé traitant de... répétition... traitant de... répétition... traitant de... répétition... traitant de... répétition...

J'eus également l'occasion de discuter longuement avec Tom JOHN-

SON. Notre entretien plutôt parataxique nous permet de réfléchir quelque peu autour de ce qu'il considère comme le défi (solitaire ?...) de bien des compositeurs à l'heure actuelle : l'abandon de l'écriture. Les expériences musicales contemporaines auront dans une certaine mesure contribué à faire reconnaître l'autonomie de l'interprète, mais la seule question de l'écriture persiste, comme un « problème » dont on éprouve la redoutable contrainte. Là-dessus, si on a bien suivi, il me semble que la position de Tom JOHNSON reste radicale. Il y aurait en effet chez lui cette sorte d'impératif de rupture avec une démarche créatrice se limitant à la formalisation du discours musical, et le désir aussi de s'éloigner des questions stylistiques à la fois complexes et futiles. Au détour de quelques réflexions hasardeuses, c'est la question de la structure qui fut évoquée. Structure qu'il souhaiterait d'une plus grande évidence quelquefois (l'exemple du travail de XENAKIS étant ici la référence). Notons aussi la présence d'une certaine aversion, chez Tom JOHNSON, pour le New Age. Chose qui ne fut pas l'aspect central de notre discussion mais qui sembla toutefois plaire à tous les participants.

Le travail de Tom JOHNSON est proche de celui d'un certain logicien viennois qui s'amusait à dénouer la régularité de la syntaxe, créant ainsi ce qu'on appela des « jeux de langage ». Cette malhabile comparaison avec l'entreprise philosophique de WITTGENSTEIN n'est peut-être pas inappropriée, cependant qu'elle devra probablement faire l'objet d'un autre commentaire. Néanmoins, une chose est certaine : si jouer avec les mots et les nombres peut offrir le résultat que nous propose Tom JOHNSON, permettons-nous de revoir nos vieilles syntaxes et nos grammaires concentrationnaires. Là se trouve probablement un infini de possibles dont la « Musique »

ne devrait pas se détourner trop allègrement. Les toutes premières lignes de cet article étaient construites sous la forme interrogative ; rappelons-nous, elles concernaient cette banalité prêtée à l'acte de compter ou à celui de se répéter. Je voudrais seulement conclure en renversant cette banalité pour l'attribuer aux commentaires plaçant délibérément le travail de Tom JOHNSON sous l'étiquette minimaliste. Certes, la démarche ne s'entoure pas de ces formes musicales traditionnelles (elle se limite elle-même à très peu, pourrions-nous dire), mais quelle réussite pour ce qui est de la sobriété. Joli coup également en ce qui regarde cette capacité de déjouer l'apparente pureté du donné en la faisant jouer, dévoilant ainsi sa subtilité et ses merveilleuses possibilités. Il faut sans doute compter là-dessus...

« The full attitude of music doesn't mean what your feelings mean. »¹

Tom JOHNSON au Lieu le vendredi 19 novembre 1993 à 20h

1 Signalons d'ailleurs, à titre indicatif, que Tom JOHNSON a étudié auprès de Morton FELDMAN, et a travaillé comme accompagnateur pour certains studios de danse fréquentés, entre autres, par les élèves de Merce CUNNINGHAM et de Martha GRAHAM.

2 Notons que la plupart de ses articles ont été réunis dans *The Voice of New Music*, recueil récemment publié chez Het Appolohuis.

3 Extrait d'un entretien accordé à Gérard CONDÉ du journal *Le Monde* en janvier 1985.

4 Extrait d'un autre entretien que Tom JOHNSON accordait à Charles McCARDELL, collaborateur au *Washington Post*, en mars 1987.

